

Les pions du progrès *Up the Yangtze de Yung Chang*

Olivier Thibodeau

Volume 26, Number 3, Summer 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33460ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thibodeau, O. (2008). Review of [Les pions du progrès / *Up the Yangtze de Yung Chang*]. *Ciné-Bulles*, 26(3), 24–26.

Les pions du progrès

OLIVIER THIBODEAU

L'œil (et l'individu qui se cache derrière) est souvent paresseux. Il ne voit que la surface des choses, sans jamais chercher à découvrir ce qui se trame à l'arrière, comme s'il n'y avait rien d'autre à (sa)voir que ce que la rétine peut capter. Heureusement, il y a la caméra. Elle a le pouvoir de voir plus loin, de débusquer les histoires. C'est la seule confidente des oubliés et des laissés-pour-compte du regard.

Au Québec, il y a une riche tradition de telles caméras témoins. Les cinéastes du direct ont su montrer l'envers du décor et capter les déboires des sans-voix, ouvriers sans le sou, pêcheurs isolés ou autochtones marginaux. Le combat pour l'équité de la représentation se poursuit aujourd'hui grâce à Yung Chang. Avec **Up the Yangtze**, il devient même un grand champion onéfien, car il est allé à la rencontre de gens sacrifiés — et oubliés du monde entier — dans l'effort de modernisation chinois.

En choisissant comme sujets les riverains du fleuve Yangtze, en Chine, le réalisateur montre des êtres doublement laissés-pour-compte. Par les officiels chinois d'abord, pour qui deux millions de sinistrés ne représentent qu'un peu de gravier sous les roues du progrès de la nation la plus peuplée du monde. Par les Occidentaux ensuite, qui ne voient en eux que les résidus de l'évolution naturelle des choses.

Yung Chang est un cinéaste sino-canadien qui habite Montréal. Dans **Up the Yangtze**, film de voyage cathartique dont la narration de type « carnet de bord » n'est pas sans rappeler **ScaredSacred** de Velcrow

Ripper, il se dédouble afin de lever le voile sur les points de vue chinois et canadien sur le controversé barrage des Trois-Gorges, mais aussi sur la Chine en général. Pour ce faire, il a vécu l'intimité de deux jeunes Chinois : Bo Yu Chen, un adolescent aisé issu de la politique de l'enfant unique, égo-centrique et arrogant, et Shui Yu, l'aînée d'une famille de pauvres paysans dont la demeure est condamnée à disparaître sous les flots. La caméra les suivra lors de leur première expérience de travail, alors qu'ils se retrouvent, pour des raisons bien différentes, employés sur un bateau de croisière pour riches Occidentaux. Il s'agit en fait d'une croisière d'adieu qui offre à ses passagers les dernières images des bords du fleuve Yangtze, situés sous le niveau prévu de l'inondation que doit provoquer la fermeture du barrage.

Comme le feu et l'eau, Bo Yu Chen (rebaptisé Jerry par ses employeurs) et Shui Yu (Cindy) représentent deux visages de la Chine contemporaine. Le premier, qu'on rencontre à l'occasion d'une virée avec ses amis dans un bar karaoké, symbolise l'esprit capitaliste naissant de la nation chinoise. Esclave de l'argent, il quitte volontairement l'école afin de poursuivre sa « carrière » au service des croisiéristes dont il espère que les bénéfiques financiers lui assureront une vie de loisirs sans tracas. Lors d'une séquence particulièrement révélatrice de ses inclinaisons, il se vante de son salaire à la caméra, heureux de faire plus d'argent que ses parents qui n'ont visiblement pas lésiné à l'entretenir dans le confort. Il y va même d'une déclaration sans équivoque : « *Making more money, that's my dream* » (Mon rêve, c'est de faire

plus d'argent). Le capitalisme sauvage, tel qu'il émerge en Chine et un peu partout dans le monde, constitue un progrès si rapide et si violent qu'il déchire littéralement les structures traditionnelles. La piété filiale, l'humilité confucéenne et l'opposition taoïste entre les besoins du corps (qu'il faut combler) et les désirs artificiels (qu'il faut rejeter) sont désormais des valeurs vétustes; leur rejet au profit du culte de l'argent constitue l'apanage de l'homme moderne. Car le portrait que brosse le film est aussi celui d'un « idéal » socialiste factice qui se perd dans les méandres de l'avarice. Au gré du récit, la caméra en capte diverses preuves : témoignages de paysans à propos d'officiels corrompus, image d'un drapeau étoilé flottant sous un panneau-réclame de Lancôme, mais surtout un conte métaphorique relaté par le guide chinois du bateau. Avec perspicacité, ce dernier évoque la différence entre la Chine et l'Amérique. Ce sont les passagers de deux limousines qui arrivent à un embranchement, raconte-t-il. À droite, il y a le capitalisme; à gauche, le socialisme. L'Amérique déclare : « Allons à droite! », et la Chine d'ajouter : « Allons à droite, mais indiquons à gauche... »

Shui Yu, qu'on rencontre dans la hutte délabrée où vivent les cinq membres de sa famille, représente l'envers de la médaille. Cette jeune femme est le symbole d'une paysannerie abandonnée par la nouvelle économie de marché, propulsée contre son gré dans un monde de servitude et de faux-semblants. Elle n'a pas le choix. Pour entretenir sa famille menacée de relocalisation (c'est le lot de deux millions de riverains du Yangtze), elle devra sacrifier son édu-



Le fleuve Yangtze et les deux principaux protagonistes du film : Shui Yu et Bo Yu Chen – PHOTO 1 : JONATHAN CHANG ET PHOTO 3 : LIXIN FAN

cation, qu'elle juge pourtant nécessaire à son avenir, et sa pureté d'enfant. Arrachée au nid familial, elle quitte les salles de classe pour les salles de conférence où on lui inculque les rudiments du service à la clientèle : des formules de politesse d'usage et un apolitisme total, dont certains paramètres arracheront un rire à la majorité de l'auditoire. On lui apprend aussi à « être agréable à regarder ». Sa compagne de chambrée lui bariole d'ailleurs le visage et lui apprend les rudiments du sourire. Et voilà le visage de la Chine qu'on présente aux étrangers : la jeune fille heureuse et courtoise, qui n'a dans la vie aucun souci que ne puisse régler le progrès. C'est ainsi qu'on manipule l'Occidental et qu'on le rallie à sa cause : en usant de maquillage pour masquer les larmes. On le prend ainsi au jeu de l'exotisme amadoué, sans qu'il ne cherche à voir plus loin.

L'ironie du sort, c'est que Shui Yu serve des gens pour qui l'engloutissement de sa

demeure familiale n'est rien de plus qu'un spectacle amusant. Cela en dit long sur la profondeur des relations sino-américaines. Les croisiéristes côtoient la jeune femme et aperçoivent sa maison au loin, léchée par les flots qui montent sans cesse; mais ils ne font pas de liens entre les deux. Ainsi émerge l'un des leitmotifs du film : des points de vue irréconciliables. Car ce qu'on voit dans le bateau de croisière où se déroule une bonne partie de l'action, c'est deux solitudes qui se frôlent sans jamais vraiment chercher à se connaître. Pour les deux jeunes, les Occidentaux ne sont que des porte-monnaie ambulants dont ils ne connaissent de la culture que des mots-clés de subalternes. Pour les croisiéristes, les employés du bateau représentent la façade pacifiée et servile de la Chine. Leurs liens sont purement superficiels et se résument essentiellement à ce que l'œil nu peut voir.

Up the Yangtze, c'est l'histoire de deux points de vue qui s'effleurent, mais qui partagent la même ignorance. Tous deux

se laissent porter par le progrès sans comprendre ce qu'il implique. Les Occidentaux sont coupables de voir ce progrès comme un bien absolu. Ils en jugent à la lumière de leur seule expérience, sans chercher à comprendre ses spécificités régionales. Les gratte-ciel, le barrage, l'urbanité, tout cela est nécessairement positif tandis que la ruralité et la pauvreté sont laides : voilà ce qu'on apprend d'un croisiériste qui se fait juge d'une nation entière depuis sa bulle de verre flottante. Le progrès, pour lui, c'est le confort d'un bateau ultramoderne qui flotte entre des villes fantômes et de grandes cités lumineuses. Lors d'une séquence montée en alternance qui révèle à la fois scène et coulisses, nous sommes simultanément témoins du banquet dont profitent les croisiéristes et des efforts de la jeune Shui Yu à nettoyer leur vaisselle sale. La beauté du progrès pour l'œil occidental, c'est de pouvoir apprécier l'opulence de la Chine; il n'a cure de la servitude qui en découle.



La demeure familiale de Shui Yu qui disparaît lentement sous les eaux du Yangtze – PHOTO : YUNG CHANG

Pour la famille de Shui Yu, le progrès est quelque chose de beaucoup plus grand que l'être et devant lequel elle n'a pas le choix d'abdiquer. Ainsi, le père de la jeune femme devient un autre protagoniste important du film. La caméra s'efforce de le montrer au sein d'un monde qui le dépasse. On le voit arpenter son lopin de terre alors que de grosses grues s'affairent en arrière-plan. On le voit transporter une commode par-dessus un obstacle purement artificiel, un mur anti-reflux bâti sur la rive. On est témoin de sa visite au barrage où l'on saisit son incompréhension flagrante. « Alors, il coupe la rivière en deux, le barrage! », constate-t-il. « Et tout cela, c'est électrique? », demande-t-il. Comme il l'avoue, il est un paysan sans éducation qui n'a accès ni à la télévision, ni au journal. Il doit s'en remettre à ce que les autorités lui disent de faire et de penser.

« La petite famille doit se sacrifier pour la grande famille », déclare un commerçant rencontré dans une ville fantôme. Comme Shui Yu et sa famille, il n'est qu'une cellule anodine dans le corps d'un géant; et c'est aussi ça la tragédie chinoise que tente

de désamorcer la caméra directe. « La Chine est très dure pour l'homme moyen » ajoute-t-il, les larmes aux yeux. C'est insignifiant si l'on considère l'immensité du projet des Trois-Gorges. Sa voix est inaudible pour un gouvernement qui regarde fièrement vers l'avenir et la conquête du monde, et pour qui les paysans ne sont rien de plus que des pions.

Ce qu'on constate âprement, c'est qu'il n'est pas seul à être un pion de la Chine. L'Occidental, comme le montre le film, l'est tout autant. On l'habille en empereur et l'on courtise sans cesse son regard. Lors d'une scène particulièrement marquante, on guide les croisiéristes jusqu'à l'intérieur des terres pour leur montrer les « appartements pour sinistrés », des logements neufs où l'on précise qu'il y aura des réfrigérateurs, des téléviseurs et des climatiseurs. La substitution semble parfaite. On remplace ces horreurs de huttes riveraines par de grands appartements aux belles boiserie et le progrès suit son cours. Évidemment, la caméra n'est pas dupe d'une telle manœuvre (le réduit où l'on entasse Shui Yu et sa famille n'a rien en commun

avec ces appartements), mais le touriste occidental l'est trop souvent.

Up the Yangtze est un film à la fois beau et brutal. C'est l'histoire d'un fleuve sublime, parfaitement mise en scène, qui se transforme en horreur inhumaine. Pour le public occidental, le film agit comme un miroir tendu à son regard; il lui permet de constater son étroite vision des choses et de s'impliquer dans le récit non plus à titre de simple touriste, mais plutôt comme acteur. Le message final est sans équivoque. Lorsqu'on voit en accéléré l'engloutissement de la hutte de Shui Yu, c'est un cri silencieux que lance le réalisateur à l'intention du spectateur : « Voici ce qu'est réellement le progrès. » ■

Up the Yangtze

35 mm / coul. / 93 min / 2007 / doc. / Québec

Réal. et scén. : Yung Chang

Image : Wang Shi Qing

Mus. : Olivier Alary

Mont. : Hannele Halm

Prod. : Mila Aung-Thwin, Germaine Ying Gee Wong et John Christou

Dist. : EyeSteelFilm